

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

UNE grande fête donnée chez M<sup>me</sup> D\*\*\* a signalé l'apparition d'une charmante étoffe nommée *gaze de Saint-Vallier*; ce tissu, qui est glacé, offre les nuances les plus distinguées et forme des robes de meilleur goût. On les porte sur des



gros de Naples également glacés, ou sur du satin d'une couleur tout-à-fait opposée à celle de la robe de dessus. Auprès de ces robes, nous citerons comme dernière nouveauté les robes *Isis* en cachemire, qui sont tout ce que le bon goût a pu produire de plus parfait. L'harmonie des nuances, la composition des dessins et leur riche simplicité, donnent à ces toilettes le type d'une noble élégance, et assurent leur succès près de toutes les femmes qui savent se mettre. Une de ces robes, garnie en martre, était ravissante. Du reste, la gaze de *Saint-Vallier* et les robes *Isis* suivront, à juste titre, la vogue qu'obtiennent toutes les nouveautés qui paraissent aux magasins Sainte-Anne \*, et qui attirent chaque jour, vers ce sanctuaire de la mode, tout ce que la cour, la ville et l'étranger possèdent de femmes remarquables par leur rang et par leur élégance.

— C'est aussi dans ces riches magasins que l'on voit des robes de bal d'un genre admirable et tout-à-fait supérieur à ce qui se trouve partout; il en existe même qui, commandées pour les plus augustes personnages, sont de véritables chefs-d'œuvre, et porteront aux cours les plus brillantes des modèles dignes de la réputation de nos modes.

— Au grand couvert du jour de l'An, la cour offrait un aspect splendide. Jamais les manteaux des dames de la cour n'ont été plus variés et plus élégans. La plupart en velours plein, sur lequel étaient semées des fleurs peintes en or et des plus belles nuances; les uns garnis de franges d'or ou d'argent, les autres entourés de torsades ou de chefs de la plus riche composition. On voyait des robes en gaze semées de bouquets ou de guirlandes peintes en or. Quelques-unes étaient lamées; mais les plus distinguées étaient en japonaise et en gaze de Siam.

— Les redingotes à revers sont une mode que l'on retrouve depuis le négligé du matin jusque dans la toilette du soir; on en fait en satin et même en velours pour le spectacle. Aux Italiens, nous avons vu une de ces redingotes en moire blanc, dont les revers étaient doublés de satin blanc; deux larges revers de satin garnissaient le devant du jupon, en s'élargis-

---

\* Rue Sainte-Anne, n° 46.



sant vers l'ourlet, au-dessus duquel se trouvait une torsade. Quelques personnes appellent ces redingotes à *la Louise*.

— On a remarqué, parmi les plus jolis costumes de bal qui ont paru cette semaine, une robe en gaze de laine rose brochée en argent et soie : le corsage était à *la Roxelane*, et les manches à *la dona Maria* ou *oreille d'éléphant*, selon qu'on se plaît à les nommer ; car beaucoup de dénominations appartiennent à la même forme.

— Une autre robe en gaze du Japon, dessins verts sur fond blanc, avait pour garniture un large volant en blonde, surmonté d'une grosse pivoine rose entourée de boutons ; de ce bouquet, placé au-dessus du genou droit, partait une ligne de feuilles remontant obliquement vers la ceinture, et terminé par une pivoine aussi entourée de boutons.

— Au-dessus de l'ourlet d'une robe en crêpe blanc, était une double rangée de feuilles en velours ponceau, entourées de petits filets d'or ; la ceinture, en velours, était brodée en or ; le tour du corsage garni de blonde ; la coiffure était une guirlande de coques de rubans ponceau entremêlées d'un léger feuillage en or.

\*\*\*

### UNE INVITATION.

Elle est jeune et jolie ; de ces femmes que les autres femmes appellent minaudières parce qu'elles sont piquantes, que les hommes trouvent adorables parce qu'elles sont coquettes. Les plaisirs, la toilette, les intrigues de salons, voilà ses occupations, son bonheur, sa vie.

Et l'amour, donc ? dira quelque âme aimante, quelque jeune fille aux mélancoliques penses. Ah ! oui, l'amour qui pour l'un est la félicité, et pour l'autre la mort ! il est loin du cœur d'Ernestine. L'amour pour elle n'est qu'un élément secondaire de l'existence. Attirer les regards, séduire par des dehors attrayans, voilà qui flatte son orgueil ; et combien il doit être satisfait, car ses charmes causent l'admiration ! Mais apaiser les maux qu'elle fait naître... les lois sociales, les convenances le défendent, et comme aucun autre sentiment ne l'agite, elle ne fait que des malheureux.

Cependant, parmi les nombreuses victimes d'Ernestine, il en est une dont toutes les autres envient le sort.



Attentif auprès d'elle, tout entier à ses moindres désirs, Alfred cherche à l'arracher au tourbillon du monde, à la rendre à une partie d'elle-même, pour obtenir un peu de ce tems qu'elle dissipe aux plaisirs, pour l'entourer de son amour comme il cherche à l'entourer de ses soins; et vainement il en appelle à son cœur.

Enfin, à force de patience et de supplications, il a obtenu la promesse d'une de ces courtes soirées qu'il appelle ses heures de bonheur, parce qu'il les passe auprès d'elle..... Comblant tous ses vœux, elle a fait le sacrifice de plaisirs qui l'attendaient... et c'est beaucoup pour elle! Mais, pendant qu'elle est là, couchée sur son sopha, pensant à la dernière toilette de la comtesse de B\*\*\*, au dépit de M<sup>me</sup> de G\*\*\*, un billet lui est remis... C'est encore une invitation; un bal chez la duchesse de V\*\*\* réclame sa présence. Cependant Alfred compte sur sa promesse... Pour lui, elle a renoncé à d'autres fêtes... parce qu'elles offraient peu d'attraits; mais, cette fois, l'assemblée sera nombreuse, les toilettes éblouissantes... on en parlera, et elle y manquerait? Non, elle ira.

Et quand Alfred, palpitant d'espérance, accourra vers celle qu'il adore, il saura qu'il n'est point aimé; puis alors, triste et malheureux, s'il veut admirer Ernestine, il faudra qu'il aille la chercher au milieu de ce monde qui toujours la sépare de lui.

\*\*\*\*\*

#### PHÉNOMÈNE SÉDITIEUX.

Tous les journaux ont fait mention d'une petite fille des environs de Longwy, dans les yeux bonapartistes de laquelle on peut lire cette légende: *Napoléon empereur*, écrite distinctement; on a aussi parlé d'un enfant dont l'œil présente un petit cadran de montre avec les heures en chiffres romains; enfin il a été question d'un troisième marmot qui porte sur la poitrine une auréole semblable à celle qui entoure le Saint-Sacrement. Tous ces faits sont attribués à la force de l'imagination maternelle, frappée durant le tems de la grossesse. Un phénomène de ce genre, et non moins bizarre, a existé à Valenciennes dans les premières années de la révolution; il a été constaté par un *Arrêté* des représentans du peuple alors en mission dans cette ville: l'arrêté fut imprimé et dis-

désirs ,  
la ren-  
de ce  
amour  
ment il

obtenu  
lle ses  
lle.....  
irs qui  
endant  
ernière  
\*\*, un  
un bal  
endant  
oncé à  
mais ,  
blouis-  
lle ira.  
a vers  
alors ,  
faudra  
ours la

le des  
quelle  
istinc-  
nte un  
nains ;  
sur la  
Saint-  
l'ima-  
ssesse.  
existé  
ution ;  
peuple  
et dis-





*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21. près le passage de l'Opéra  
Chapeau de Satin, Redingote à la Louise en gros d'orient brodée.  
Chemisette en blonde, Manchon d'hermine Guêtre en gros de Naples faites



tribué, et il en existe encore quelques exemplaires. En voici le contenu :

« LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT. *A Valenciennes, le 13 nivôse, l'an III de la république française, une et indivisible.* Les représentans du peuple, près les armées du Nord, Sambre-et-Meuse et départemens frontières, vu la pétition de la citoyenne *Madeleine Bouché*, épouse de *J.-B. Mercier*, volontaire au 1<sup>er</sup> bataillon du Nord, chargé de plusieurs enfans, qui n'échappa qu'avec beaucoup de peine à la férocité des Autrichiens, lors du premier siège de Valenciennes; laquelle vient d'accoucher d'une fille, portant sous le sein gauche le *bonnet de la liberté*, en couleur et en relief, dont la pétition nous a été renvoyée par le comité de salut public;

» Vu le rapport du général divisionnaire Jacob, qui a été par nous chargé de vérifier ce dernier fait;

» Considérant qu'il résulte du rapport du général Jacob qu'il est constant que la fille dont vient d'accoucher la citoyenne Mercier porte sur le sein gauche le *bonnet de la liberté*, en couleur et en relief;

» Considérant que le peuple français n'a brisé ses antiques idoles que pour mieux honorer les vertus; que le jour de la liberté, en dissipant les ténèbres mensongères du fanatisme, rend tout leur éclat aux œuvres de la nature, qui s'est plu, pendant le cours de notre révolution, à nous prodiguer ses bienfaits; que si les miracles inventés par l'imposture sacerdotale étaient accueillis par l'ignorance et la sottise, il n'appartient qu'aux esprits éclairés et à la raison d'observer attentivement les prodiges variés du moteur secret de l'univers;

» Considérant que le phénomène dont la fille de la citoyenne Mercier offre le premier exemple prouve non-seulement que la nature aime à marquer de son sceau le règne de l'indépendance, mais encore *l'attachement intime* que la mère de cet enfant porte aux signes sacrés de la liberté;

» Arrête que, sur le vu du présent arrêté, le receveur du district du Quesnoy paiera à la citoyenne Mercier la somme de *quatre cents francs*, à titre de secours provisoire;

» Arrête, en outre, que le présent arrêté sera adressé au comité du salut public et d'instruction publique de la conven-



tion nationale. Le présent arrêté sera imprimé et affiché. Signé : ROGER-DUCOS et J.-B. LACOSTE. Pour copie conforme : GROSLEY, secrétaire. »

\*\*\*

#### MONSIEUR, FRÈRE DE LOUIS XIV.

Ce prince, loin de ressembler à son frère, avait une figure commune, était sans caractère et d'un esprit frivole ; il passait plus de tems qu'une petite-maitresse à sa toilette et à se contempler dans les glaces. Sans cesse couvert de parfums, de dentelles et de diamans, il aimait passionnément les fêtes et les spectacles, et ce fut simplement pour s'en trouver le héros qu'il eut subitement l'envie de se marier. Plusieurs dames de la cour étaient dignes de cette alliance ; mais toutes rejetèrent ses vœux.

Le prince alors supplia la reine d'Angleterre de lui accorder la main de la belle Henriette, sa fille, qui avait été élevée à Paris pendant l'emprisonnement et les malheurs de Charles I<sup>er</sup>, son père. La jeune princesse réunissait à la grâce, à la beauté, l'esprit et la bonté la plus affable ; elle possédait en outre les talens et la noble manière de penser qui conviennent à une princesse souveraine : sa coquetterie était souvent le résultat de la gaieté de son humeur. Monsieur, son mari, lui dit un jour *galamment* : « Savez-vous, madame, pourquoi je fus si particulièrement désireux de vous épouser ? C'est parce que vous êtes fille et sœur de roi d'Angleterre ; que, dans votre pays, les femmes héritent du trône, et que, si Charles II et mon cousin d'York viennent à mourir sans enfans (ce qui est très-probable), vous serez reine et je serai roi. — Juste ciel ! monsieur, quelle mauvaise idée ! répliqua Henriette les larmes aux yeux ; j'aime mes frères plus que moi-même : j'espère, qu'ainsi qu'ils le méritent, ils auront des héritiers, et que je ne serai jamais condamnée à retourner au milieu de ces cruels Anglais qui ont sacrifié mon père. »

Le prince essaya de lui persuader qu'un sceptre et une couronne valaient toujours la peine d'être acceptés. « Oui, dit Henriette, par ceux qui sont capables de les porter. »

Monsieur lui parla de nouveau de ses espérances. « Espérons, mon bon ami, interrompit la princesse, que vous ne



serez jamais roi en Angleterre, où tous vos colifichets vous feraient mépriser par le peuple, ni en France, où vous paraîtriez trop petit, après le roi actuel. »

Le prince demeura très-mortifié de cette dernière observation. Le lendemain il ordonna à son cordonnier, Lambertin, d'exhausser ses talons de deux bons doigts. Madame avertit le roi de cet enfantillage. Le roi s'en amusa beaucoup, et voulut avoir aussi ses talons proportionnellement élevés; de sorte que le pauvre prince avait beau faire exhausser ses talons, toutes les fois qu'il se trouvait à côté du roi il restait toujours un petit homme.

La princesse accoucha avant terme, et le curé de Saint-Cloud refusa, malgré les instances réitérées du prince, de baptiser le fruit avortif. Le prince écrivit au roi, son frère, afin d'obtenir pour l'enfant un grand service funéraire à Saint-Denis. On n'écoula point une proposition aussi ridicule; et le pauvre prince eut ce refus à cœur *pendant plus d'un mois*.

\*\*\*\*\*

#### MÉLANGES.

— Le prince persan Chosrew-Mirza, venu dernièrement à Pétersbourg, pour faire des excuses à la cour de Russie pour le meurtre de M. Gricboyedoff, devint, en passant à Moscou, épris des charmes de trois belles Moscovites; il les a demandées toutes trois en mariage, pour les emmener avec lui dans sa patrie, et ce n'est pas sans beaucoup de difficultés que l'on parvint à le persuader que les usages chrétiens ne permettaient pas d'accueillir sa demande.

— Les journaux anglais nous ont appris un enlèvement très-singulier qui a eu lieu, la semaine dernière, à Hacktorn. Une jeune veuve est sortie toute nue par une fenêtre, au bas de laquelle l'attendait son prétendu, qui l'a conduite de suite à l'autel. Selon un ancien privilège local, cette manière de convoler à de nouveaux liens décharge le nouvel époux des dettes de son prédécesseur, dont, sans cette formalité, il serait responsable. Il faut supposer que la nuit de l'enlèvement n'était pas si froide que celles que nous éprouvons depuis quelque tems à Paris.

— On dit que les présens qui doivent être remis par Hali-Pacha à l'Empereur, de la part du Sultan, sont magnifiques. On cite plusieurs douzaines de schalls d'une valeur de 30,000



roubles chaque, des diamans et des perles d'un grand prix, une foule de sabres et d'autres armes précieuses. La valeur totale est estimée à 7 millions de roubles.

— Pendant son dernier voyage, M. de Humboldt eut l'occasion de voir, dans le gouvernement d'Astracan, plusieurs sectes de la religion bramane, ainsi qu'un fakir (moine mendiant) qui, depuis quinze ans, n'a pas quitté sa place; en été comme en hiver, il reste accroupi dans un coin d'une cabane faite en planches de bois, et il abandonne le soin de sa personne à ceux qui veulent bien s'en charger par miséricorde. Les voyageurs rencontrèrent aussi le prince des Calmoucks, Zimenjow, aux environs de Sgrepea; ils visitèrent un magnifique temple thibetain, de la religion bramane, où trente moines assis sur des coussins de soie et en habits brodés, chantaient un hymne en actions de grâces pour la victoire remportée sur les Turcs. Le kan de la horde des Kirghises intérieurs, Dschehan-Gir, entouré de toute sa pompe et de huit sultans soumis à sa domination, assistait à cette cérémonie. Chez le prince des Calmoucks, Zimenjow, les voyageurs trouvèrent un écuyer de Dresde, en Saxe.

— On se souvient du bruit que fit, il y a environ cinq ans, la prétendue destruction des *Mémoires de lord Byron*, solennellement confiés par lui à son ami Thomas Moore, à la charge de les publier après sa mort. Les amis de lord Byron l'accusaient hautement d'avoir trahi un dépôt et cédé à l'influence d'une famille puissante; d'autres disaient qu'il en avait gardé une copie, qu'on verrait tôt ou tard. Aujourd'hui, on assure que le poète irlandais a enfin pris son parti de nous faire connaître les *Mémoires de lord Byron*, en en supprimant quelques personnalités, mais en conservant tous les faits intéressans. L'ouvrage, annoncé pour paraître en janvier, excite d'avance la plus vive curiosité, et fait en ce moment le sujet de l'entretien dans tous les salons d'Angleterre. Nous allons aussi être admis à juger; car la traduction de M<sup>me</sup> L. Sw. Belloc paraîtra, à Paris, le même jour que l'original à Londres.

---

*A ce Numéro est jointe la planche 693.*

---

PARIS. — Imprimerie de DONDÉY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.